

LES CYGNES DU LAC NOIR.

Légende fribourgeoise.

I.

Dans la chaîne des Alpes de la Gruyère, le Kaiseregg est une montagne reine ; elle élève sa cime orgueilleuse bien au-dessus des monts d'alentour, qui ne ressemblent qu'à des courtisans de sa suite. C'est elle qui, la première, reçoit le salut doré du jour, et la dernière, ses tièdes baisers d'adieu.

Au pied du Kaiseregg s'étend le plus joli lac qu'on puisse imaginer. C'est un de ces bijoux dont Dieu n'a orné que les Alpes suisses. On l'appelle le Lac Noir. Et cependant ses eaux sont si pures, si calmes, si unies que, de loin, lorsque les rayons d'un soleil d'été l'éclairent, on le prendrait pour le bouclier perdu de quelque guerrier.

Les bords du Lac Noir n'offrent pas des beautés d'un aspect saisissant et sauvage ; ils ont quelque chose de paisible, d'idyllique ; ils n'épouvantent ni n'étonnent ; ils font rêver.

D'un côté s'étendent des pâturages qui grimpent jusqu'au sommet de hautes montagnes ; de l'autre, se déroulent des prairies tout émaillées de fleurs, coupées de bosquets et mouchetées de petits bois.

Dans les pâturages bondissent de belles génisses blanches, aux formes musculeuses ; au-dessus des buissons voltigent, comme deux amoureux en liberté, le papillon lutin et la demoiselle gracieuse ; sur la mousse des bois trottent des écureuils, et sautillent, en gazouillant et en sifflant, pivoines, grives et merles.

De nombreux chalets s'élèvent sur la pente des montagnes qui entourent le lac. Aussitôt que la neige a disparu, ces habitations se peuplent comme des ruches ; les pâtres viennent s'y installer avec leur famille ; et, leurs troupeaux, se dirigeant en longues caravanes vers la cime de l'alpe, réveillent les échos endormis aux sons cristallins de leurs clarines.

La solitude s'anime ; elle chante comme si Dieu promenait ses doigts sur le clavier universel.

II.

Un matin, près de la fontaine d'un des chalets qu'on aperçoit sur le versant nord du Kaiseregg, un jeune enfant était assis.

Il tenait un bouquet d'œillets sauvages et s'amusait à les jeter l'un après l'autre dans le bassin.

Il était tout occupé à les voir surnager, lorsqu'un papillon aux ailes de pourpre, marbrées de légères veines violettes, se posa sur une des fleurs et la mit en mouvement.

On eût dit une mignonne barque de satin rose. Les ailes de l'insecte ressemblaient à deux petites voiles brodées de paillettes et de perles.

Mais un léger souffle agita tout à coup la surface limpide de la fontaine et fit chavirer la charmante embarcation. Le papillon, qui était sur ses gardes, monta joyeusement dans l'azur lorsque l'œillet descendit sous l'eau.

Un moment, l'insecte resta indécis sur la route qu'il allait suivre. Enfin, il voleta, en vrai flâneur s'arrêtant tantôt sur une rose des Alpes, tantôt exécutant mille tours de gymnastique qui se surpassaient tous en hardiesse.

L'enfant le poursuivait en riant aux éclats ; jamais il n'avait rencontré papillon si capricieux et si fou.

Il suivait le volage insecte qui allait toujours plus loin, — toujours plus loin, — jusqu'à ce que qu'il arriva sur les rives du lac, où il disparut.

L'enfant pensa pleurer de regret. Il erra de ça, de là, tout désolé, et seulement alors il éprouva de la fatigue.

Un sapin s'élevait en face de lui. Il se coucha à son ombre et s'endormit profondément.

III.

Il y avait une heure qu'il sommeillait : sous le charme d'un rêve délicieux, il voyait de doux visages, pleins de sourires, se pencher sur lui.

Son ange gardien agitait ses ailes pour rafraîchir l'air qu'il respirait, et trois autres anges lui présentaient des bouquets si brillants qu'ils semblaient faits de pierreries.

Son rêve s'épanouissait comme une fleur merveilleuse et il croyait être au ciel.

Des colombes arrivaient pour lisser ses cheveux de leur bec d'ivoire, quand un bruit, partant du sein des roseaux du lac, le réveilla en sursaut.

Il se frotta les paupières, regarda de toutes parts et ne découvrit rien, si ce n'est quelques poutres flottantes, liées entre elles, — espèce de radeau, — que le vent poussait de son côté.

Mais, chose singulière, le bruit continuait, les roseaux s'agitaient, se courbaient et gémissaient avec effort, et, dans l'eau, on entendait des clapotements et des battements d'ailes.

La frayeur de l'enfant augmentait à chaque seconde. Il allait prendre la fuite, lorsque trois cygnes, blancs comme la neige, sortirent du milieu des joncs. Le cou gracieusement arqué, ils s'avançaient vers l'enfant qui demeurait immobile d'étonnement et d'admiration.

Il fouilla dans ses poches, en retira une poignée de miettes de pain et la jeta aux oiseaux. Après avoir mangé, ceux-ci continuèrent à se promener familièrement non loin du rivage.

Le jeune garçon les suivait d'un œil d'envie. Plus il les regardait, plus augmentait son désir d'en posséder au moins un. Il était penché sur la surface du lac, d'un bras se retenant à un saule, de l'autre appelant les cygnes.

Les trois oiseaux, auxquels l'idée de quitter leur tranquille domaine souriait peu, s'éloignèrent hors de portée.

Alors l'enfant voulut les poursuivre à l'aide du radeau arrêté au rivage. Avec l'insouciance de son âge, il s'élança sur les poutres mal jointes et se servit de ses mains comme de petites rames. Le radeau vogua avec une certaine rapidité, mais pas assez vite toutefois pour atteindre les cygnes qui se dirigeaient vers le bord opposé.

Une lassitude accablante s'empara de son corps quand il atteignit le milieu du lac. Ses mouvements se ralentirent; bientôt il n'eut plus la force de ramer. Voulant mesurer la distance qui le séparait du bord, il se retourna et pâlit de frayeur; les arbres de la rive ne ressemblaient plus qu'à des points d'exclamation.

Cependant les cygnes avaient rebroussé chemin. Ils s'étaient rassemblés autour du radeau immobile, et regardaient l'enfant comme s'ils comprenaient son effroi et désiraient le rassurer.

Un d'eux avança la tête si près de lui, qu'oubliant le danger, le jeune garçon étendit le bras pour saisir l'oiseau; mais celui-ci se retira adroitement, plongea, et l'enfant ne rencontrant que le vide, disparut dans les mystérieuses profondeurs des ondes bleues.

IV.

En recouvrant ses sens, quelle ne fut pas sa surprise de se voir couché dans un lit de velours, aux coussins ornés de dentelles. — Il était enveloppé de couvertures de soie et se trouvait dans le boudoir d'un de ces magnifiques châteaux de fée, comme il en avait vaguement admiré une fois un en rêve.

Trois jeunes filles veillaient à ses côtés. Leur visage était blanc comme un lis et leurs yeux noirs comme la nuit. Elles étaient vêtues de tuniques de lin plus éblouissantes que le manteau de plumes de la colombe, et leur commune ressemblance était telle, qu'on les confondait sans cesse entre elles: les mêmes traits, la même jeunesse, la même grâce, la même candeur les faisaient paraître également belles, également bonnes.

Ensemble elles dirent à l'enfant ébahi, et leurs trois voix ne formèrent qu'une voix:

— Sais-tu, cher petit, qui t'a conduit auprès de nous?

— Hélas! non, belles dames, répondit-il en hésitant; je poursuivais des cygnes sur le Lac Noir, je suis tombé à l'eau, et je n'ai plus souvenir de ce qui s'est passé.

— Veux-tu demeurer dans notre compagnie? Nous te raconterons des histoires, nous te donnerons une biche et des perroquets pour t'amuser, un cheval, grand comme un mouton, qui te promènera dans notre parc, le long des treilles, chargées de grappes d'or et des haies couvertes d'oranges parfumées. Mais avant de prendre une résolution, réfléchis; car, si tu restes plus de trois jours avec nous, tu ne pourras plus respirer l'air de la terre: il te tuera.

— Où est le joli petit cheval? s'écria l'enfant ravi, ne pensant plus à la remarque des jeunes filles.

— Il t'attend à l'écurie, répondirent celles-ci en riant.

— Je reste... je reste ici, fit l'enfant en battant des mains.

Et il sauta sur ses jambes, prit une des trois sœurs par le bras et la pria de le conduire auprès du petit cheval.

On lui fit traverser plusieurs appartements qui luttaient tous de splendeur et de richesse.

Partout ce n'étaient que tapisseries de brocart, tableaux d'un art admirable, vases de porcelaine de Chine de la hauteur d'une colonne, sofas en peaux d'oiseaux marins, meubles en bois de senteur, fauteuils sculptés à jour, tapis de plumes de colibri, perles grosses comme des noix et diamants comme des œufs de pigeons. L'air qu'on respirait était embaumé comme l'haleine d'une prairie en fleurs.

A l'extrémité d'un corridor vitré, qui n'était autre chose qu'une serre où croissaient des fruits de toute espèce, des bananes, des dattes, des cerises aussi brillantes que des rubis, était située l'écurie de marbre du cheval. Il était confié aux soins de douze palefreniers en livrée, qui étendaient sous lui une litière d'herbes odoriférantes et lui offraient, sur un plateau d'argent, des bourgeons d'orangers et de nœfiers, et dans des jarres de cristal de la fleur de farine mélangée à une eau obtenue par la pression de certaines plantes rares.

Un écuyer plaça sur son dos une selle de cuir fine-ment ouvragée, et mit l'enfant dessus.

Le cheval prit le trot, et les jeunes filles suivirent le coursier et son cavalier avec un doux sourire: l'enfant paraissait si heureux.

Cette heure passa, pour lui, rapide comme une minute.

A son retour, il dit aux trois sœurs:

— Beaux anges, où est le bon Dieu? Je ne l'ai pas encore rencontré.

Le cher enfant se croyait en paradis.

V.

Le parc qui entourait le château avait des centaines de lieues d'étendue. Il était surtout remarquable par l'éclat et la variété de ses paysages. Les arbres touffus tempéraient la chaleur du soleil et tamisaient agréablement la lumière. Mille ruisseaux, qui murmuraient avec mystère dans leur lit bordé de mousse, ou chantaient joyeusement en descendant de légers monticules, y entretenaient en tout temps une suave fraîcheur. Des troupeaux de biches et de daims y couraient d'un air familier, et les oiseaux rares qu'on y rencontrait ne fuyaient pas à votre approche.

Les semaines, les mois se succédaient, et l'enfant, frappé chaque jour par quelque nouvel enchantement, ne pensait plus à la terre et à ceux qu'il y avait laissés.

Cependant, au bout d'une année, un désir infini de revoir le chalet de ses parents envahit son cœur. Il ne trouvait plus plaisir à rien. Tout ce qui lui causait de la joie auparavant le rendait triste, et souvent il se cachait derrière les bosquets pour donner libre cours à ses larmes.

A l'approche des jeunes filles, il prenait la fuite, ou, essayant ses yeux à la hâte, il feignait de dormir. Mais ses paupières rouges et enflées le trahissaient. On l'interrogeait. Il répondait d'une manière évasive, sans même effleurer le motif de son chagrin. N'avait-il pas promis aux trois sœurs de ne jamais les quitter?

Un jour qu'il s'était levé de grand matin et qu'il avait erré pendant plusieurs heures sous les voûtes vertes du parc, il se coucha au pied d'une colline.

L'isolement où il se trouvait, le silence dont il était enveloppé, tout cela augmenta si fort sa tristesse que les

digues opposées à sa douleur se rompirent, et qu'il éclata en sanglots.

Mais l'air était chaud, les oiseaux s'étaient assoupis sous la feuillée; il ne put se soustraire aux influences de cette atmosphère pesante et céda aux entraînements du sommeil.

L'ange des rêves le toucha du bout de son doigt, et il vit en songe l'image des lieux qu'il avait quittés. Son père et sa mère, assis au seuil du chalet, pleuraient et semblaient l'attendre encore. Les génisses bariolées qui lui léchaient de leur langue rose le visage et les mains, les agneaux qui venaient manger dans sa bouche, les chevreux qui gambadaient à sa vue; tous les animaux qui lui étaient chers, il les entendait pousser des beuglements sourds, des bêlements plaintifs, comme si eux aussi regrettaient son absence.

Il vit encore les têtes altières de ses montagnes, les pâturages émaillés de rhododendrons et de gentianes, la verdure sombre des hauts sapins; il entendit les grondements du torrent, les causeries des ruisseaux, le chant des pâtres, le gai carillon des clochettes que dominait en ce moment la voix aérienne de l'angelus, sonnée à la chapelle du Lac Noir.

La cloche acheva ses tintements, et, l'oreille encore pleine de son harmonie, l'enfant se réveilla en sursaut, appelant sa mère d'une voix étouffée.

Nul écho ne lui répondit.

Il promena un regard effaré autour de lui, reconnut l'endroit où il était, et se prit à pleurer amèrement en cachant son visage dans le gazon.

Tout à coup il crut entendre prononcer son nom.

Il se leva et se retourna.

Une vieille femme ridée, aux yeux creux, au menton pointu et au nez recourbé, marchant à l'aide d'un pieu, s'avancait vers lui.

L'enfant frissonna. Il voulut s'élaner dans un fourré, mais ses jambes étaient comme clouées au sol.

Charmant enfant, glapit la vieille, tu t'ennuies beaucoup ici; n'est-ce pas la vérité? Écoute: Je suis riche, j'ai des possessions immenses et deux belles filles qui sont le portrait de leur mère. Si tu me donnes ta parole t'en épouser une lorsque tu seras en âge de te marier, eh bien! je te ramènerai sur cette terre que tu regrettes, auprès de tes parents désolés.

— Jamais! jamais! s'écria l'enfant. Plutôt mourir. Retire-toi, tu m'épouvantes. Penses-tu que je sois assez ingrat pour abandonner ainsi mes bienfaitrices?

A mesure qu'il parlait, la repoussante apparition se rapetissait.

Elle s'évanouit en un tourbillon de fumée blanche, et une des trois sœurs se trouva devant lui.

— Puisque tu n'es pas parjure à ta promesse, dit-elle, que tes secrètes aspirations soient satisfaites! Demain tu reverras le chalet paternel.

A ces mots, l'enfant bondit de joie. Toutefois, la pensée de quitter pour jamais les jeunes filles qui l'avaient entouré de tant d'affection, refroidit un peu la gaieté de cet élan; il tomba dans une vague rêverie. Il voulait rester, et cependant il désirait partir.

Lorsqu'il fut couché, les trois sœurs s'approchèrent de lui sur la pointe des pieds et déposèrent chacune un tendre baiser sur son front.

Il s'endormit sous cette chaste caresse.

VI.

Le lendemain il se réveilla au bruit de mille chansons; le soleil brillait, splendide, dans le ciel pur, et ses rayons ruisselaient sur la terre comme une ardente pluie de feu.

L'enfant était étendu sur l'herbe, à l'ombre du sapin sous lequel il s'était assoupi; il y avait une année et deux mois, à pareil jour.

Trois cygnes se suivaient dans les roseaux du lac. Il leur jeta des mûres sauvages cueillies sur un buisson voisin. Les oiseaux levèrent gracieusement la tête, vinrent à lui, abaissèrent leur cou immaculé comme pour saluer, puis disparurent sous l'onde, et un papillon, qui sembla sortir de l'eau, prit son vol vers les montagnes.

L'enfant se mit aussitôt à sa poursuite; mais une demi-heure après, le papillon s'évanouit à son tour, et le jeune chasseur se trouva, sans le savoir, devant le chalet de ses parents. Ils faillirent mourir de joie en revoyant leur fils et ne purent croire aux merveilles qu'il leur racontait.

VII.

Trois mois se sont écoulés depuis son retour; l'été touche à sa fin, l'automne a déjà soufflé sur les gazons, et les gazons jaunissent. On parle d'émigrer sous peu de la montagne dans la plaine.

A cette nouvelle, l'enfant qui se rend chaque jour sur les bords du lac, dans l'espoir de rencontrer les cygnes disparus, se sent frappé d'un chagrin indicible.

Le souvenir du château des trois sœurs le poursuit sans paix ni trêve, et la perspective des sombres journées qu'il aura à passer le plonge dans une mortelle langueur. Ses pensées l'emportent vers un autre monde.

Ses joues, autrefois fraîches comme des roses, sont flasques et sans couleurs; ses regards paraissent voilés.

La veille du départ est arrivée. Une dernière fois, il veut aller contempler le lac et s'assurer si les cygnes ne sont point revenus.

Il court, sans reprendre haleine, par le sentier le plus droit; mais, épuisé par cet effort, il s'affaisse doucement sur le rivage, murmure quelques mots et meurt.

Les cygnes du lac, dit-on, réparurent à son suprême appel, et, pendant la nuit, ils lui creusèrent une fosse et l'ensevelirent.

Et l'été, au coucher du soleil, on les entend encore pleurer l'enfant qui les chérissait.

V. Tissot.